

PRÉLUDE

À la recherche de « secrets de fabrication » dans la médecine médiévale

Les « secrets de fabrication » dont traitent les articles de ce numéro concernent, entre autres, le tournage de films, la facture d'instruments de musique, la fabrication de papier, de couteaux, la réalisation d'œuvres picturales ou littéraires, du tissage au Japon, des parfums en Provence-Côte d'Azur, et même d'énigmatiques « secrets de fa- ». À travers la figure de Hans Sachs, maître chanteur et maître cordonnier de Nuremberg, portée à la scène par Richard Wagner en 1867, ils questionnent de même les liens subtils qui relient travail de la matière et travail des mots. De tout cela, émergent des concepts. Outre « secret de fabrication » (glissant souvent vers l'idée de « création »), on citera geste, savoir-faire, non-dit, transmission... qui trouvent résonance, même si le rapprochement peut paraître inattendu, à propos des textes médicaux anciens qui me sont quelque peu plus familiers¹.

L'invitation qui m'a été faite à introduire le présent volume de *Sigila* constitue une occasion inespérée d'interroger ces convergences. Mais qu'entendre par « secret » et « secret de fabrication » en

1. Mes recherches en histoire de la médecine médiévale concernent principalement la médecine pratique et la pharmacopée (réceptaires, herbiers, régimes de santé...) du bas Moyen Âge. Parallèlement, je travaille aussi sur le thermalisme (eaux de Spa) du XVI^e au XVIII^e siècle.

médecine médiévale? Plus fondamentalement encore, ces notions constituent-elles un biais pertinent pour aborder cette histoire?

L'idée de «secret» se retrouve dans les titres donnés à des textes médicaux (ou partiellement médicaux), souvent anonymes. On pense au «secret des secrets», régime de santé assorti de préceptes de gouvernement, prétendument rédigé par Aristote pour son élève Alexandre le Grand, et popularisé au Moyen Âge, en latin et dans les langues vulgaires, à partir d'un original arabe². On connaît aussi les *secreta mulierum et virorum*, mis sous le patronage d'Albert le Grand. Comme les autres textes auxquels ils avaient été associés, ces *secreta* eurent une longévité remarquable. Au XVIII^e siècle encore, paraissaient les *Admirables secrets d'Albert le Grand* qui en proposent une version française³.

La notion de secret appartient au domaine de la pharmacopée, sous la forme de recettes (du latin *recipe*, c'est-à-dire «prends»). Foisonnante et encore fort méconnue, car en majeure partie inédite, cette littérature a une vocation éminemment pratique, énonçant les ingrédients à intégrer dans les remèdes, accompagnés d'indications sur leur préparation ou leur administration aux malades. Les recettes sont toutefois souvent lacunaires, parce que des contenus indispensables à leur mise en œuvre manquent, ou sont imprécis. De plus, elles ne comportent aucun élément explicatif quant au pourquoi de leur composition ou de leur mode d'agissement.

Les recueils de recettes sont parfois désignés comme *secreta* ou *experimenta*⁴. Les *secreta* concernent des faits constatés, dont nous tirons éventuellement profit, mais dont la nature nous cache la raison d'être. On lit par exemple dans le *Livre des maladies des femmes*, un des traités constitutif de la *Trotula*, dont il sera encore bientôt

2. Denis Lorée, *Édition commentée du Secret des secrets du pseudo-Aristote*, 2 vols, thèse de doctorat, université de Rennes 2, 2012 (t. 1 édition).

3. *Les Admirables secrets d'Albert le Grand contenant plusieurs Traitez sur la conception des femmes, des vertus, des herbes, des pierres précieuses et des animaux*, Cologne, chez le Dispensateur des Secrets, 1703. Cf. R. Halleux, *Le Savoir de la main. Savants et artisans dans l'Europe pré-industrielle*, Paris, Armand Colin, 2009, p. 130.

4. Robert Halleux, *Le Savoir de la main*, p. 56.

question, « qu'il existe des remèdes naturels dont la force nous est obscure [mais] qui sont utiles aux sages-femmes » (*sunt quedam physicalia remedia quorum virtus est nobis obscura, que ab obstetricibus facta profuerant*)⁵. Ils renvoient aussi à un savoir exclusif, réservé à un groupe bien circonscrit d'individus ; à la manière si l'on veut, de la potion magique de Panoramix, dont la recette se transmet « de bouche de druide à oreille de druide ».

L'*experimentum* est un remède réputé efficace. Sa validité thérapeutique est affirmée péremptoirement : « *Sana[bi]t* » / « cela soigne[ra] », « cela guérit », ou par référence à un élément faisant office de garantie. Il s'agit souvent d'une autorité, l'inventeur ou un bénéficiaire présumés (Alexandre le Grand, César, « *imperatores et potentes* »⁶, Hippocrate, Galien, etc.). Un temple d'Esculape, d'où proviendrait un remède a aussi pu tenir ce rôle⁷. Plus grand est le prestige de la personnalité (ou du lieu), plus sûr est le remède qu'on lui associe. L'éloignement dans le temps (l'Antiquité) et/ou l'espace (un Moyen-Orient plus ou moins mythique) sont d'autres facteurs déterminants de probation. Quoique rare, l'invitation à tester le remède existe aussi. Un antidote censément inventé par l'empereur Hadrien et présent dans plusieurs recueils du haut Moyen Âge affirme : « Si tu veux essayer la vertu de cet antidote, enferme ensemble un coq et un serpent farouche. Par son venin, le serpent tue le coq. Verse de l'antidote dans le bec ou dans l'oreille [du coq], bientôt il revient à la vie. »⁸ La seule touche d'incertitude quant à la réussite ou à l'échec d'un traitement est liée à la volonté divine : *si Deus voluerit*, si Dieu le veut, *Dei adiutorio* / avec l'aide de Dieu.

5. *Trotula un compendio medievale di medicina delle donne*, a cura di M. Green, (traduction en italien par V. Brancone - Edizione nazionale « la Scuola medica salernitana »), Firenze Sismel-Edizioni del Galluzzo, 2009, p. 176.

6. Formule présente dans l'Antidotaire de Glasgow (IX^e-X^e s.), éd. H.E. Sigerist, *Studien und Texten zur frühmittelalterlichen Rezept-literatur*, Leipzig, 1923, p. 120.

7. « *qui in templo escolapium inventus est dicitur* », Antidotaire de Glasgow (IX^e-X^e s.), éd. H.E. Sigerist, *Studien und Texten*, p. 115.

8. Nous connaissons plusieurs versions de ce texte entre les VII^e-VIII^e siècles et les X^e-XI^e siècles, ne présentant que des variantes formelles dans les Antidotaire de Londres (VII^e-VIII^e s.), de Bamberg, et de Glasgow, éd. Sigerist, *Studien und Texten*, p. 17, 27, 123.

Le silence ou l'imprécision des recettes tiennent-ils du non-dit volontaire, du secret de fabrication? Découlent-ils au contraire de la conviction qu'il est inutile de tout dire, que ces éléments sont connus par ailleurs? ou que la recette ne sera pas suivie à la lettre (à cause par exemple de l'habitude du *quid pro quo* qui remplace des produits indisponibles par d'autres jugés équivalents)? Traduisent-ils enfin une forme de résignation, commune peut-être au praticien et au patient, face à des données issues d'une tradition lointaine et devenues incompréhensibles? L'acte de foi dans la valeur (et l'innocuité) du traitement décrit s'impose alors comme seule solution.

Le secret de fabrication est aussi affaire de transmission d'un savoir-faire, par le geste et la parole, suppléant parfois l'écrit.

Revenons à la *Trotula*. Sous ce nom, circule depuis le XIII^e siècle un ensemble de trois traités de médecine féminine, composés un siècle plus tôt, dans le contexte de l'École médicale de Salerne. L'appellation renvoie à une guérisseuse salernitaine du XII^e siècle, Trota, possible inspiratrice des traités. Le contenu s'adresse tantôt aux femmes de la haute société pour l'auto-application de certains traitements, tantôt à leurs suivantes, ou à des sages-femmes (*obstetrix*). Même si elle contient des recettes de remèdes, la *Trotula* est surtout un manuel de médecine.

[...] Si l'enfant ne se présente pas de la manière qu'il conviendrait, comme si les jambes ou les bras sortent les premiers, la sage-femme l'aidera avec une petite et douce main (*cum parua et suavi manu*), humidifiée dans une décoction de semence de lin et de fénugrec, elle le remettra en place et le repositionnera correctement [...]. Et si après l'accouchement, la matrice est douloureuse, prends du storax, de l'encens, du pavot, le tout en quantité d'une drachme et avec deux drachmes de pépins de raisin noir. Que tout cela soit mis sur des charbons et que la femme s'assoie sur cette fumigation. Cela l'aidera beaucoup [...].⁹

9. Trotula, *Liber de synthomatibus*, dans *Trotula un compendio medievale di medicina delle donne*, p. 168-172.

Comme le montre l'extrait ci-dessus, les soins à prodiguer à la jeune mère et à son bébé sont définis en détail, étape par étape, avec le souci de traduire dans les mots la subtilité et la délicatesse des gestes. Toutefois, à lui seul, ce texte est insuffisant à instruire une apprentie sage-femme. Divers indices dans la *Trotula* montrent que des connaissances préalables (notamment en anatomie et en herboristerie) sont requises pour tirer profit de sa lecture. Mais complémentaiement, il est clair que la future guérisseuse pouvait observer *de visu* les processus décrits, voire s'y essayer, sous la supervision de la maîtresse expérimentée qui dirigeait sa formation. Ce manuel était un aide-mémoire, ou tout n'était pas dit. Ici encore, parler de « secret » paraît néanmoins abusif. Car si certains non-dits résultaient peut-être d'une volonté de taire ou de l'incapacité de dire, dans ce cas-ci, le sentiment de l'inutilité de dire prévalait sans doute.

Ainsi, les médiévaux usent de la notion de secret, notamment pour les remèdes, mais avec un sens bien défini : leur mode d'action lié au « secret de nature ». Celui-ci s'impose aux patients comme à la majorité des praticiens. Les silences sur les manières de procéder peuvent avoir d'autres causes.

Certes, notre perception de la médecine médiévale est complexe. Sans insister sur les effets du marketing qui accentue volontiers les mystères des vieux grimoires, nul ne niera l'étrangeté de cette médecine, mêlée entre autres de magie (amulettes, charmes, etc.). Ses référents sont foncièrement différents des nôtres. Notre interprétation doit tenir compte du dédale de cet univers culturel, mental, intellectuel, dont les codes d'accès nous font parfois défaut mais qui s'avèrent indispensables.

Geneviève XHAYET,
Université de Liège